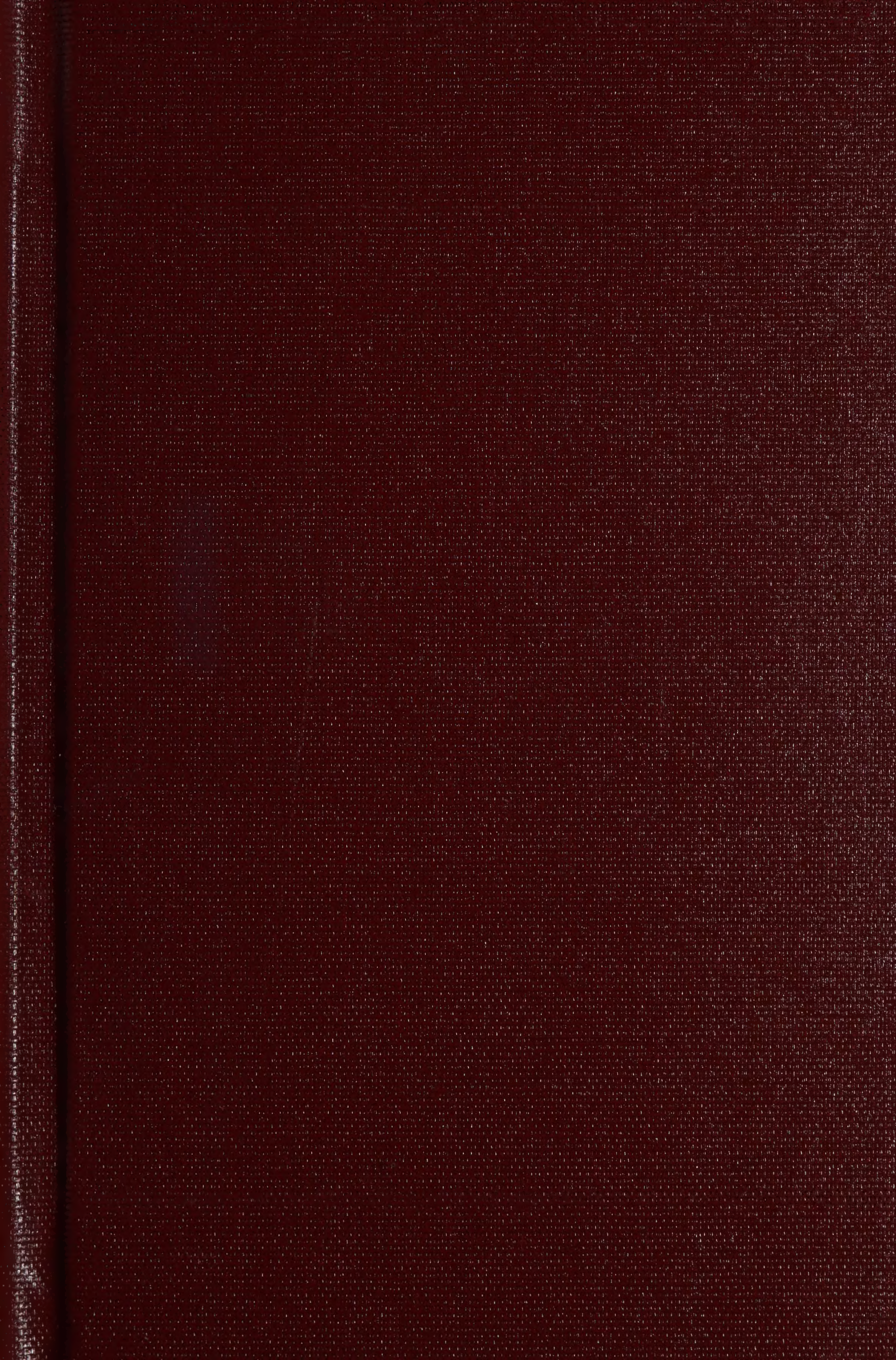




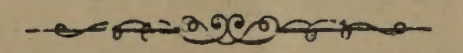
EX-
LIBRIS
M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND

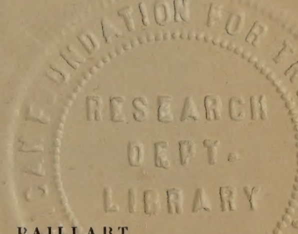
Mission Catholique de l'Emyrne

(MADAGASCAR CENTRAL)



Pierre l'Aveugle





ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART





Pierre l'Aveugle.

PIERRE L'AVEUGLE

Un aveugle catéchiste et prédicateur serait partout un phénomène extraordinaire ; mais à Madagascar et quand il s'agit d'un *Malgache* qui, ayant été privé de la vue dès sa plus tendre enfance, n'a jamais pu apprendre à lire ni à écrire, cela peut paraître invraisemblable. Tel est pourtant bien le cas de Pierre l'aveugle, dont la réputation s'est répandue au loin, grâce à ses talents naturels et au bien qu'il fait à ses compatriotes. Voici, dans toute sa simplicité, sa touchante histoire.

Pierre naquit en 1873 dans le village d'*Ankadivavala*, situé aux pieds de la montagne d'*Ankaratra*, à huit lieues de *Tananarive*. Son père s'appelait *Rainingory* et sa mère *Razanakiniasy*. Quelques jours après sa naissance, il fut atteint de la terrible maladie qui devait lui enlever la vue. Dans son œil droit se produisit un écoulement

séreux qui gagna bientôt l'œil gauche. C'était une conjonctivite purulente, maladie qui attaque les nouveau-nés. Des remèdes énergiques auraient peut-être enrayé le mal. Mais à cette époque, surtout dans les villages éloignés de Tananarive, on ne connaissait d'autres remèdes que ceux des empiriques ou des sorciers. On négligea même complètement les soins hygiéniques les plus élémentaires. Soit ignorance, soit superstition, il fallait laisser la maladie suivre son cours. Or, elle le suivit si bien que bientôt l'œil droit fut entièrement perdu. L'œil gauche n'est pas complètement éteint ; mais tout ce qu'il peut faire, c'est de distinguer le jour de la nuit, le blanc du noir et particulièrement les objets lumineux, comme le soleil, la lune, une bougie allumée. Les parents suivaient, impuissants, les progrès du mal qu'ils attribuaient d'ailleurs, non à une cause naturelle, mais à un ensorcellement. Lorsqu'ils virent leur enfant définitivement aveugle, ils consultèrent un devin : celui-ci répondit que ce petit être était né sous un destin puissant et terrible, que s'il n'était pas devenu aveugle il aurait tué son père et sa mère et que s'il ne perdait pas bientôt la vie, ses parents mourraient à sa place.

Comment ne pas trembler ? On s'empresse de rassembler les divers membres de la famille, et tous tombent d'accord qu'une nouvelle consul-

tation s'impose. Le devin, consulté une seconde fois, déclare que pour éloigner toute inquiétude il fallait étouffer l'enfant en lui plongeant la tête dans l'eau. Tel était le moyen bien simple et à la portée de tous de se débarrasser d'un enfant que l'on croyait né sous un mauvais destin.

On se préparait à exécuter la fatale sentence, lorsque quelqu'un fit observer que *Rasolo*, oncle maternel du petit innocent, n'était point présent à la délibération et qu'il convenait de ne rien faire sans son consentement.

On l'envoie chercher immédiatement. *Rasolo* ne tarde pas à arriver. Indigné de la détermination qu'on avait prise, il dit à la famille réunie : « Je ne puis consentir à ce qu'on tue cet enfant. Si vous, qui l'avez mis au monde, vous voulez lui enlever la vie que Dieu lui a donnée, faites ce qu'il vous plaira. Mais si vous daignez tenir compte de mon avis, laissez-le vivre et endurer le sort qui lui vient de Dieu. »

« Mais, répliqua la mère de l'enfant, considère donc, mon cher frère, qu'il sera pour nous un grand embarras, non seulement pendant son enfance, mais encore plus tard quand il sera grand et que personne ne pourra se résoudre à s'occuper toujours de lui et à le conduire par la main. »

Rasolo lui répondit : « De grâce, ma sœur,

résigne-toi à garder l'enfant que Dieu t'a donné. Si toi, qui es sa mère, tiens un pareil langage, que diront donc et que feront les autres. »

Rainingory, père de l'enfant, dit alors : « Cela suffit, mon beau-frère, nous suivrons ton avis. »

On renonça donc à étouffer le petit aveugle, mais la mère se déchargea le plus promptement possible des soins continuels qu'exigeait son état en le confiant à une esclave de la maison.

L'enfant grandit jusque vers l'âge de six ou sept ans sans avoir conscience de son état, il croyait que tout le monde était comme lui.

Or un jour, s'amusant avec ses camarades, il se mit à courir comme eux, et tomba tout à coup dans un parc à bœufs plein de boue.

L'enfant de pleurer et de crier. Ses compagnons appellent sa mère qui accourt à l'instant et lui dit : « Pourquoi donc, mon enfant, cours-tu à droite et à gauche comme tes camarades ? Tu ne sais donc pas que tu es aveugle ? — Eh quoi ! dit l'enfant en pleurant, je ne suis donc pas comme les autres ? — Mais non, mon enfant, tes camarades ont des yeux qui voient, tandis que les tiens ne voient pas. — Ma mère, dit ingénûment le pauvre petit, fais donc que je puisse voir comme les autres. — Hélas ! ce n'est pas en mon pouvoir, dit la mère en soupirant. » Puis elle ajouta : « Que n'a-t-il été étouffé après sa naissance ! Je n'aurais pas

la douleur de le voir maintenant dans ce triste état. »

Peu de temps après, *Rainingory* et sa femme *Razanakiniasy*, conduisirent leur enfant chez un célèbre sorcier du voisinage appelé *Randriamanatrika* qui, disait-on, opérait des cures merveilleuses.

Après avoir considéré les yeux du petit aveugle, le sorcier, prenant une marmite, lui en couvrit le visage et lui dit : « Fait-il clair ou fait-il noir? — Tout est noir, dit l'enfant. » Puis, enlevant la marmite, le sorcier lui dit : « Et maintenant fait-il noir ou fait-il clair? — Il fait clair, dit l'enfant. » Le sorcier comprenant qu'il voyait encore un peu, donna l'assurance aux parents qu'il le guérirait.

Il lui fit subir dès lors un traitement fort curieux. Il avait auprès de sa demeure un petit bassin rempli d'une eau qui était censée douée d'une vertu souveraine.

Tous les matins, avant le lever du soleil, il y plongeait l'enfant pendant sept ou huit minutes; venaient ensuite des onctions multiples sur les yeux. Durant six mois le pauvre patient fut contraint tous les matins à grelotter dans l'eau froide, mais ni le bain ni les onctions n'aboutirent à rien. Peu après le prétendu guérisseur qui s'enrichissait aux dépens de ses nombreux clients fut puni de ses méfaits et condamné aux fers.

Plus d'espoir de guérison, il fallut se résigner. Vers l'âge de huit ans l'enfant trouva une distraction qui lui faisait oublier un moment son malheureux sort. Entendant de petits garçons piler le riz, il voulut essayer de faire comme eux. Au bout de deux jours il était devenu aussi habile qu'un autre. Jusque-là sa famille n'avait vu en lui qu'un être inutile et embarrassant. Aussi quelle agréable surprise quand on le vit manier si bien le pilon ! Il pouvait donc rendre quelque service, et l'on ne se fit pas faute de mettre son talent à contribution.

La Providence ménagea au petit aveugle un avantage autrement précieux en faisant venir les missionnaires catholiques dans son pays natal. Les habitants d'*Ankadivavala* étaient obligés d'aller prier tous les dimanches dans un temple protestant situé à deux lieues de distance. Ceux qui négligeaient de s'y rendre étaient frappés de verges ou condamnés tantôt à porter des pierres sur la tête, tantôt à marcher à quatre pattes dans la boue. La corvée était dure, on pensa à l'esquiver en demandant la prière catholique. Une députation fut envoyée au P. Gauchy pour le prier de venir établir une assemblée catholique à *Ankadivavala*. Le missionnaire s'y rendit en effet, y fit bâtir une église et y installa une école. Présenté au missionnaire, le petit aveugle n'eut rien de plus

pressé que de lui demander un peu d'argent.

Mettant alors sur sa main un morceau d'argent coupé et un petit caillou de même forme et de même grosseur, le Père lui dit de choisir.

L'enfant palpa à plusieurs reprises l'argent et le caillou et, au bout du compte, choisit le caillou. Tout le monde partit d'un éclat de rire. Il était encore inexpérimenté, mais il ne tarda pas à devenir d'une habileté rare pour reconnaître au toucher toute espèce d'argent et de monnaie.

Le P. Gauchy, le prenant en pitié, proposa à la famille de l'emmener avec lui à Tananarive pour voir si quelque médecin habile pouvait lui faire recouvrer la vue. La famille consentit d'abord, mais elle changea bien vite d'idée lorsqu'elle entendit les gens de l'endroit s'écrier : « Eh quoi ! vous allez confier votre enfant au *Vazaha*. Mais vous ne savez donc pas qu'on se hâtera de l'opérer, et l'opération le tuera. » Il n'en fallut pas davantage pour dissuader les parents de suivre l'avis du missionnaire.

Cependant une école ayant été ouverte dans le village, le petit aveugle s'y rendit avec empressement, et apprit par cœur toutes les prières que répétait l'instituteur. Il aurait voulu aussi apprendre à lire. Entendant les élèves crier A B C, il demanda à toucher ces lettres. La troupe enfantine éclate de rire. Lui, sans s'émouvoir, palpe les

lettres, mais ne distingue rien. « Tu ne sais donc pas, lui disent ses camarades, que ces lettres ne sont pas faites pour être touchées et qu'il faut avoir des yeux pour les voir ? » Force lui fut de se contenter de sa mémoire et d'y faire entrer tout ce qu'il entendait.

Sur ces entrefaites le P. Roblet, qui parcourait le pays pour faire sa carte de l'Imérina, arriva dans ce village. Il portait avec lui une harmoni — flûte, et se mit à accompagner le chant des élèves. Le petit aveugle était tout oreilles. Il goûtait un plaisir indicible en entendant pour la première fois les sons harmonieux qui sortaient de l'instrument du *Vazaha*. Il demanda à palper l'harmonium, ce qui lui fut accordé à l'instant. De ses petites mains il en fit sortir quelques notes. Il pencha l'oreille pour en mieux saisir toute la suavité. Il était hors de lui. Il montrait déjà à l'âge de dix ans un goût prononcé pour le chant et la musique.

Quelques jours après éclatait la guerre franco-hova de 1883 et tous les Français étaient chassés de Madagascar.

L'école d'*Ankadivavala* fut fermée et notre petit aveugle n'eut d'autre occupation et d'autre distraction que de piler le riz.

Cependant une bande de troubadours lui apprit à jouer du *valiha*.

Ses doigts, très déliés, excellèrent bien vite à tirer de cet instrument des sons doux et variés.

Devenu troubadour il alla avec ses compagnons égayer certaines fêtes de famille : ici une noce, là



Le P. Roblet jouant de l'harmonium-flûte.

le transfert des restes des ancêtres dans un nouveau tombeau.

Tous les yeux se portaient sur l'aveugle de treize ans qui chantait admirablement et touchait avec une dextérité exceptionnelle les cordes multiples du *valiha*.

Un traité de paix ayant mis fin aux hostilités entre le gouvernement français et le gouvernement

hova les missionnaires catholiques remontèrent à Tananarive.

Le P. Labaste arriva bientôt à *Ankadivavala* et fut tout surpris d'y trouver un aveugle qui n'était



Joueurs de valiha.

pas encore baptisé. Il se mit à instruire tous les jours la population et eut un soin tout particulier du petit aveugle. Celui-ci, au bout de trois semaines, savait tout le catéchisme par cœur et répondait fort bien aux diverses interrogations qui lui

étaient faites. Le Père admirant sa mémoire et son intelligence lui dit : « Je vois avec plaisir, mon enfant, que tu connais le bon Dieu et la religion et tu vois plus clair que beaucoup d'autres qui ont des yeux et qui cependant sont beaucoup plus aveugles que toi. » L'enfant goûta fort un tel compliment qui est resté profondément gravé dans sa mémoire. Plus que personne il méritait d'être admis au baptême.

Quelle ne fût pas sa joie lorsqu'il put se dire véritablement enfant de Dieu et répondre au nom de Pierre qui lui fut donné.

Bien qu'éclairé par la lumière de la foi, il désirait toujours ardemment voir la lumière du jour. Dans l'espoir que quelque médecin habile pourrait le guérir, il demanda au P. Labaste de l'emmener avec lui à Tananarive. Ses désirs furent exaucés. Conduit à la capitale, il reçut les soins du docteur Baissade plus de deux mois. Mais l'organe visuel avait été trop profondément atteint et la science dut se reconnaître impuissante,

Pierre regagna ses foyers et ne pensa plus qu'à prier et à s'instruire en écoutant tout ce que disait le maître d'école. Il apprit aussi petit à petit non seulement les prières et les cantiques malgaches, mais encore un peu de français.

Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de seize ans sa vertu fut mise à une rude épreuve, ses parents

voulurent le marier et promirent une grande part de leur fortune à la jeune fille qui consentirait à l'épouser.

Pierre ne s'opposa point à une pareille idée, pensant bien que personne ne voudrait de lui. Et, en effet, plusieurs jeunes filles vinrent le voir, mais après avoir considéré attentivement ses yeux, elles se retirèrent en secouant la tête.

Son père songea alors à affranchir une jeune esclave et le conjura de l'accepter pour femme ; mais Pierre repoussa énergiquement une telle proposition. Le père le menaça alors de le chasser et de le déshériter s'il n'était pas obéi la nuit suivante. Pierre ne répondit mot. Mais au moment où tout le monde se préparait à aller dormir, il s'esquiva sans bruit, sortit de la maison et alla se blottir dans des touffes d'herbes où il passa la nuit.

Le lendemain son père furieux le menace encore, l'admoneste sévèrement, et prend ses mesures avec la jeune esclave pour triompher des résistances de Pierre. Mais celui-ci s'enfuit de nouveau et va coucher à la belle étoile. Le père vaincu se voit réduit à cesser toute contrainte et se contente de lui montrer son mécontentement en le délaissant comme s'il n'était plus son enfant.

Mal vêtu, mal nourri, Pierre supporta tout avec patience. La prière était sa seule consolation, l'école et le chant sa seule distraction. Le P. Gauchy

dans les quelques visites qu'il faisait à *Ankadivavala* l'encourageait à persévérer dans le bien, et lui donnait parfois des vêtements et un peu d'argent pour se procurer quelque nourriture.

Vint enfin le jour de la première communion. Il en était temps, car Pierre avait déjà dix-huit ans. S'il ne l'avait pas encore faite, ce n'était pas négligence de sa part, mais le missionnaire chargé d'un grand nombre de postes, n'avait eu jusque-là que de trop courts instants à consacrer au village d'*Ankadivavala.* Enfin, le dimanche de la Trinité 1891, Pierre eut le bonheur de s'asseoir pour la première fois à la sainte Table. Dès lors il redoubla de zèle au service de Dieu, et fut désormais l'homme de confiance du missionnaire. Constitué gardien du presbytère, il surveillait tout avec un soin minutieux. Le P. Bardon ayant entendu parler de l'aveugle d'*Ankadivavala* et de ses aptitudes pour la musique lui fit cadeau d'un magnifique accordéon. On ne saurait dire avec quel plaisir Pierre se mit à manier l'instrument. Chantant et jouant à la fois il parvint après bien des tâtonnements à accompagner un bon nombre de cantiques qu'il savait par cœur. Une semaine après, le 2 octobre 1891, on faisait la dédicace de l'église d'*Ankadivavala.* Ce fut un grand jour ; mais ce qu'on y vit de plus merveilleux, ce fut sans aucun doute l'aveugle, placé près de l'har-

monium, accompagnant avec son accordéon tous les cantiques que chantaient les fidèles.

Quelque temps après son père revint à la charge pour le forcer à se marier; une jeune fille, alléchée par les plus belles promesses, consentit à épouser le pauvre aveugle. Celui-ci, pressé par les divers membres de sa famille, finit par céder à leurs sollicitations, mais à condition toutefois que le mariage serait célébré en présence du missionnaire.

Or son père voulut le contraindre à suivre une pratique très répandue parmi les Malgaches et qui consiste à faire comme un apprentissage du mariage. Pierre refusa carrément. Son refus lui valut force menaces et même des coups de bâton. Pour le réduire on eut de nouveau recours à la ruse et à la séduction.

Après le repas du soir on ferme solidement la porte de la maison et toutes les dispositions sont prises pour livrer un dernier assaut à sa vertu. Mais Pierre découvrant bien vite le piège s'esquive aussitôt et va dans un coin se coucher sur un fagot de paille. Le même manège se reproduisit plusieurs jours de suite. A la fin, la jeune fille, lasse et humiliée de tant d'échecs, se retira d'elle-même, et de longtemps il ne fut plus question de mariage.

Toujours assidu à l'église et à l'école, Pierre parvint à connaître si bien la religion qu'il fut à

même de l'enseigner aux autres. Assez souvent il remplaçait le maître d'école le dimanche, tantôt dans son pays natal, tantôt dans la paroisse voisine de *Miantsoarivo*. Pour se rendre dans ce dernier village, il devait suivre un sentier fort étroit ; les pieds nus heurtant sans cesse contre les pierres furent bien vite abîmés. Le P. Gauchy en eut pitié et lui procura une paire de souliers. Dès lors le voyage put s'effectuer sans trop de difficultés.

Le zèle apostolique de Pierre brilla d'un nouvel éclat durant la dernière guerre franco-hova. Privé de tous les secours que lui ménageait le missionnaire et ne trouvant le plus souvent auprès des siens que privations et mépris, il s'éloigna de son pays natal et se réfugia à *Ambaniala*, village situé sur la rive gauche de l'*Ikopa*, à une lieue de *Tananarive*.

Le maître d'école de ce village qui le connaissait et l'aimait beaucoup, le reçut comme un frère et se servit de lui pour faire du bien à la paroisse dont il avait la charge. Pierre, guidé par le maître d'école, se mit à visiter tous les habitants et les convia à venir à l'église pour apprendre les prières et les cantiques. Les visites à domicile se répétant tous les jours, le nombre des auditeurs alla sans cesse en augmentant. La foule se pressait matin et soir autour de lui. On ne se lassait pas de le

voir et de l'entendre prêcher, réciter les prières, faire le catéchisme, apprendre de nouveaux cantiques.

Au bout de quelque temps la paroisse était transformée.

La réputation de l'aveugle ne tarda pas à arriver jusqu'à *Tananavive.*

Le Comité catholique chargé, en l'absence des Pères, de veiller aux intérêts religieux, lui envoya des encouragements et des félicitations, et, ce qui était non moins précieux pour lui, des vêtements convenables.

Après avoir séjourné trois semaines à *Ambaniala*. Pierre apprit que quelques assemblées catholiques voisines de son pays natal, violemment attaquées par les protestants, étaient sur le point de faiblir. Il courut à leur secours, dissipa toutes leurs craintes, et les maintint dans la vraie religion.

A cette occasion il passa quelques semaines dans sa famille. Son père essaya pour la quatrième fois de le marier et lui offrit la nièce de sa femme qu'il avait lui-même épousée en secondes noces.

Pierre était bien décidé à ne jamais se marier. Son esprit inventif eut recours à un subterfuge pour se débarrasser des poursuites incessantes dont il était l'objet.

Il dit à son père qu'il voulait tout d'abord aller



Eglise Saint-Joseph de Mahamasina.

à *Tananarive* pour donner connaissance de ce mariage aux chefs du Comité catholique.

Une demande si raisonnable fut agréée et un esclave fut chargé de le conduire à la capitale. Il s'y établit définitivement, bien déterminé à ne plus retourner auprès d'un père encore païen qui l'importunait sans cesse.

Un chrétien généreux de la paroisse Saint-Joseph de *Mahamasina* l'accueillit dans sa maison et lui fournit durant quatre mois tout ce qui était nécessaire à son entretien.

Les catholiques de la paroisse l'invitèrent plusieurs fois à prêcher le dimanche; Pierre parla avec tant d'aisance, d'à-propos et de conviction que tout le monde en fut émerveillé.

Le 30 septembre 1895, l'armée française s'empare de Tananarive; les missionnaires catholiques arrivent bientôt après.

Pierre l'aveugle, tout rayonnant de joie, s'empresse auprès d'eux, puis il demande à être reçu comme pensionnaire à la cure de Saint-Joseph de *Mahamasina*. Le P. Malzac, curé de cette paroisse, finit par céder à ses vives instances et le charge de faire le catéchisme à un bon nombre d'adultes qui demandaient le baptême ou la première communion.

Pierre révéla dès lors des aptitudes spéciales pour les fonctions de catéchiste.

Depuis cette époque il a préparé un grand nombre de personnes à la réception des sacrements, soit à la ville, soit à la campagne et obtenu partout des résultats inattendus. Il expose la doctrine chrétienne avec une lucidité remarquable et sait intéresser ses auditeurs par des proverbes ou des comparaisons ingénieuses. Son enseignement ne le cède en rien à celui des maîtres d'école les plus experts. Ils sont rares ceux qui réussissent comme lui à faire pénétrer dans les âmes la véritable foi, l'amour de la religion, le zèle au service de Dieu.

Ce qui lui attire l'estime et l'affection de tous, c'est surtout son esprit de foi, de piété et de charité; on peut dire de lui que la bouche parle de l'abondance du cœur. Il passe des heures entières à l'église, parfois même à genoux, occupé à réfléchir sur les vérités éternelles, ou à réciter le chapelet.

Plein d'amour pour Notre-Seigneur, il goûte une vraie consolation dans la sainte Communion qu'il fait au moins deux fois par semaine lorsque rien ne l'en empêche.

Mais comment, étant aveugle, a-t-il pu apprendre ce qu'il pratique et ce qu'il enseigne ? Toujours avide de s'instruire, il assiste chaque fois qu'il le peut, aux instructions faites par les Pères.

Tous les ans, il fait avec les maîtres d'école,

une retraite de trois jours, uniquement occupé à écouter les prédications et à s'entretenir avec Dieu. Assez souvent il se fait lire par un ami, tantôt une vie de saints, tantôt un chapitre de l'*Imitation* de Jésus-Christ ; doué d'une excellente mémoire il l'a ainsi meublée de connaissances multiples.

A Madagascar la prière ne va pas sans le chant, Pierre a été toujours passionné pour la musique ; il est ravi et comme en extase lorsqu'il entend les sons harmonieux de l'orgue ou d'un orchestre.

Depuis longtemps il sait manier l'accordéon et s'en sert avantageusement dans les campagnes. Mais un instrument aussi simple n'est pas de mise dans une église de la capitale. Ici l'harmonium est de rigueur. Or Pierre, avant son séjour à Tananarive, n'en connaissait que le son ; il ne tarda pas à demander au curé à s'exercer sur celui de l'église.

Le P. Malzac le lui permit, mais à condition que dans deux ou trois mois il accompagnerait les cantiques que l'on chantait à la messe les jours ordinaires.

Une telle condition le rendit hésitant; il redoutait, lui aveugle, de toucher un instrument qu'il ne connaissait pas devant une assemblée de citadins. Il accepta toutefois.



Congrégation d'hommes Saint-Joseph de Mahamasina.

Tous les jours il travailla si longtemps et si bien des doigts, des pieds, de la voix, voire même des oreilles, qu'il put, à l'époque fixée, s'installer à l'harmonium devant un auditoire émerveillé et accompagner parfaitement les divers cantiques.

Ses progrès furent rapides ; au bout de quelque temps il put accompagner tous les chants, non seulement les jours ordinaires, mais encore le dimanche à la messe et au salut.

Tout ce qu'il peut apprendre par cœur il le joue sur l'harmonium. Or sa mémoire est venue à bout de retenir non seulement tous les cantiques malgaches, mais encore une trentaine de cantiques français et même une Messe en musique assez simple.

Ce que lui répète trois ou quatre fois le maître de chapelle il ne l'oublie plus.

Sa voix juste, claire et sonore ne redoute ni dièzes ni bémols et ne bronche devant aucune difficulté musicale. Ce qui est rare pour un Malgache, il sait chanter avec expression.

On aime toujours à l'entendre rehausser par quelque solo l'éclat des fêtes solennelles.

Il prend quelquefois des lunettes bleues et, debout près de l'organiste, baisse un peu la tête et dirige les yeux vers le grand cahier de musique ; on dirait quelqu'un qui cherche à en déchiffrer les notes. La pose provoque bien quelques sourires

de la part de ceux qui le connaissent, mais parmi les étrangers personne ne pourrait soupçonner l'innocente supercherie.

Pierre ne se contente pas d'exécuter, il est même compositeur à ses heures. Dans les fêtes de famille il a toujours sa petite chansonnette tout entière de sa composition, aussi bien pour l'air que pour les paroles, et la chante avec son entrain habituel, s'accompagnant de son accordéon, en présence des bienfaiteurs qu'il tient à louer et remercier.

L'étonnante mémoire qui l'a si bien servi pour apprendre la religion et la musique, lui a été encore d'un grand secours pour l'étude du français.

En assistant à l'école de son pays natal il avait pu retenir bien des mots français et même quelques phrases. Après la dernière guerre franco-hova il a continué à étudier en allant souvent à l'école de la paroisse de *Mahamasina* et il est parvenu bien vite à réciter les conjugaisons.

Lorsque le P. Malzac travaillait à son dictionnaire malgache-français et collectionnait les locutions et les divers exemples les plus propres à faire connaître la langue, Pierre était là disant avec assurance ce qu'il avait entendu et parfaitement retenu ; mais son attention se portait principalement sur la traduction française qu'il répétait et se faisait répéter.

Il a voulu même avoir à son usage les deux dictionnaires malgache-français et français-malgache, et quand il pouvait saisir quelque ami capable de lui rendre service, il le priait instamment de lui en lire quelques passages.

Il a aussi l'excellente habitude d'écouter toujours attentivement ceux qui parlent français et il aime beaucoup à le parler lui-même ; aussi est-il arrivé à se faire suffisamment comprendre et il peut, au besoin, servir d'interprète.

Un officier français passant un jour dans un village voulait se procurer des vivres ; il parlait, interrogeait, gesticulait devant les habitants ébahis, mais sans résultat ; quelqu'un eut alors la pensée de le conduire à Pierre l'aveugle. Celui-ci interpréta facilement l'étranger et le tira d'embarras.

L'officier, agréablement surpris de trouver un aveugle parlant français, lui glissa dans la main une bonne demi-piastre.

Pierre a donc su utiliser les talents que Dieu lui a octroyés et en tirer parti surtout pour le bien de ses compatriotes.

Par son caractère enjoué, son langage persuasif, ses sages conseils, ses bons exemples, il exerce autour de lui une véritable et salutaire influence, aussi de tous côtés on désire l'entendre et le posséder quelques jours.

Aller à pied dans les paroisses voisines de Tananarive est pour lui chose facile. Il prend un garçon pour guide, appuie sa main sur son épaule et le voilà cheminant rondement par des sentiers parfois difficiles.

Quand il s'agit d'aller à trois, quatre ou même huit lieues de distance, le voyage devient sérieux.

Quelquefois il enfourche un cheval ou un mulet que lui prête le Père Missionnaire et le voilà chevauchant par monts et par vaux ; il s'expose naturellement à quelque aventure.

Un jour, le conducteur s'étant attardé, la monture altérée s'avance un peu trop dans une rivière pour s'abreuver. Tout à coup le cavalier sent ses pieds s'enfoncer dans l'eau; il risquait de se noyer. Il rétrograde promptement et en est quitte pour un bon bain de pieds.

Ordinairement le village qui le demande lui envoie des porteurs. Il n'a qu'à s'asseoir sur un palanquin porté par quatre hommes, là il est à l'abri de tout accident. Deux garçons le suivent, l'un chargé de sa valise, l'autre de son accordéon.

Arrivé dans le village il reçoit quelques cadeaux de riz, quelques poulets ; on lui fournit généralement ce qui lui est nécessaire. Il se procure quelques sous par-ci par-là pour faire laver son linge ou acheter un peu de viande.

Du reste il ne fait guère attention aux privations lorsqu'il est en train d'instruire son monde, matin et soir il enseigne, sans jamais se lasser, les prières, le catéchisme et les cantiques, parfois même il donne des leçons de français aux élèves et souvent le maître d'école lui-même trouve un véritable profit à l'écouter.

Durant la quinzaine qu'il passe dans un poste, il cherche par-dessus tout à implanter dans les âmes l'amour et la pratique de la religion. Il s'est parfois trouvé dans des villages où la prière était le dernier des soucis ; ils étaient rares ceux qui venaient à l'église.

Que faisait-il ? La main appuyée sur l'épaule d'un garçon, il allait de maison en maison inviter les habitants à venir prier et s'instruire..

Personne n'osait résister aux remontrances amicales que leur faisait un aveugle au nom de Dieu.

A l'église, il adressait à son auditoire un langage si véhément, et le captivait par des comparaisons si justes et des chants si bien exécutés qu'il le maniait désormais à son gré.

Notre jeune apôtre a évangélisé bien des bourgades, surtout dans le district d'*Arivonimamo*, jusqu'à quinze lieues de Tananarive.

Il a préparé au baptême, à la première commu-

nion et à la confirmation un grand nombre d'âmes qui ne se lassaient jamais de l'écouter.

Le Père missionnaire trouve ainsi en lui un pré cieux auxiliaire.

Etant chargé d'une multitude de postes, il est bien aise de pouvoir lui en confier quelques-uns.

Quel n'est pas son étonnement lorsqu'il voit par lui-même que les cœurs ont été bien préparés et qu'il n'a qu'à moissonner ce qu'un aveugle a semé !

Contribuer à l'œuvre de la Mission est pour Pierre la plus grande des consolations. S'il ne peut enseigner aux autres ni la lecture ni l'écriture, il est du moins heureux de pouvoir leur montrer le chemin du Ciel.

Content de son sort il a renoncé à recouvrer la vue sur cette terre, il est cependant une chose qu'il désire ardemment et qui mettrait le comble à sa félicité ce serait de voir s'accroître le nombre des catéchistes indigènes, résolus à consacrer leur vie tout entière au service de la Mission.

Ces auxiliaires, intelligents et laborieux, déblaieraient les vastes terrains sur lesquels les Missionnaires doivent jeter la semence de l'Evangile, et ces guérets fécondés par leurs sueurs, préalablement dégagés des ronces du paganisme ou de l'hérésie, produiraient d'abondantes moissons. Espérons qu'il se trouvera des âmes généreuses, pour nous

procurer l'indispensable moyen de multiplier ces apôtres indigènes ; les missionnaires de Madagascar-Central et les 118,000 catholiques de notre jeune Eglise les en récompenseront par leurs plus ferventes prières.

V. Malzac.

Les dons peuvent être adressés au Procureur de la Mission de Madagascar-central, Avenue de Breteuil, 79, Paris (xv[e]).

ÉTAT & ŒUVRES

DU

VICARIAT CENTRAL DE MADAGASCAR

30 Juin 1902 — 30 Juin 1903

Evêques	2
Prêtres	76
Frères (FF. Coadj. et FF. des Ecoles chrét.).	75
Sœurs	92
Maîtres d'école indigénes	1.935
Postes	1.368
Eglises et chapelles	1.148
Catholiques	118.411
Ecoles	1.358
Elèves { inscrits.	90.070
Elèves { assidus.	56.755
Baptêmes d'enfants	14.739
— d'adultes	7.409
Confessions	223.661
Communions	178.353
Confirmations	8.900
Extrême-Onctions	614
Mariages	1,074

Les PP. Missionnaires du Vicariat Central de Madagascar célèbrent chaque année environ trois cent soixante-cinq messes, pour leurs bienfaiteurs vivants et décédés.

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.

